

DENIS POLGE

Après avoir mené des études de cinéma et de philosophie, Denis Polge a suivi l'enseignement de l'École nationale supérieure des Beaux Arts de Paris.

Il mène depuis plus de dix ans une carrière indépendante et a exposé dans de nombreuses galeries en France et à l'étranger.

Il a également publié plusieurs livres - Les eaux dormantes, (Le Promeneur/Gallimard, 2007) et Autres rives (Le Promeneur/Gallimard, 2009)- ainsi que des ouvrages au tirage limité.

Denis Polge est né à Grasse en 1972.



Aigle à bec doré, 2020

Technique mixte

25 x 34 x 47 cm

Curaçao (ours), 2020

Technique mixte

24 x 27 x 49 cm

LES JOYEUX

Julie Estève, 2020

Denis Polge

La couleur, c'est l'enfance. Jaune vif, rose fluo, rose bonbon, vert d'eau, carrément bleu, les animaux de Denis Polge ne nous ressemblent pas : ils sont heureux. Bras ballants, pieds qui rebiquent, penché en avant, un singe regarde le monde. Ses yeux incroyables observent une humanité qui gesticule et se balance, d'une folie à l'autre. Chouettes, lions, crapauds et consorts, voilà une bande qui préfère à l'angoisse de l'existence, la douceur et les marrades.

Et un ours a plongé sa gueule dans un bain fuchsia. Un autre a le corps indigo, sauf les pieds, les mains, et le museau. Un gorille trône, pacha tranquille, sur un bloc de pierre. Un iguane passe flegmatique devant des piafs genre pigeons aux becs pointus et aux cols ébouriffés. Une souris trempée de bleu, pleine de moustache, attend, comme au spectacle, que quelque chose arrive. C'est vrai qu'ils dansent, les autres, sur une patte, une autre à l'horizontale. On s'imagine les yeux dans un conte, au milieu de jouets prenant vie dès qu'on aurait le dos tourné, de peluches à qui il manque un bras faisant la foire ou veillant sur nos sommeils. Dans les hauts territoires de l'enfance, on s'imagine.

Parce que Denis Polge poursuit l'enfance, il la sculpte dans de vieux cartons, matière pauvre qu'il transforme en un bestiaire original, génial, et recyclé. À l'heure où la planète étouffe de nos excès, les animaux de Polge rappelle la fragilité, la beauté et le bruit du monde. La couleur, c'est le bruit. Et la couleur dépasse la couleur, ici, elle prend la place d'un joyeux bordel.

Et puis soudain, le calme. Le blanc. Des esquisses. On devine la grâce d'une oie, le ventre d'une poule, le saut d'une grenouille, tendue en plein vol, comme un trait d'encre jeté dans l'air. L'artiste parle de haïkus, des sculptures comme des haïkus, capables avec le moins de geste de tout dire : la poésie.



THE STRAND

Richard Stamelman, 2007

String spiraling around a pole; string tied to the claws of dead birds; string strung across a beach, laced through eyelets, bound to a rock, linked to a wheel or a metal hook, supporting a curtain, fringing the end of a rug, forming arabesques, curves, knots, bulges, loops, circles, tendrils, curlicues; string unraveling, tying, crisscrossing, overlapping. Such is the drama of cord, laces, thread, filaments, lines, rope in the meticulously precise, yet poignantly mysterious, paintings and drawings of Denis Polge. It is a drama of assemblage, of collecting, of liage: a tying together, within the space of an imaginative work of art, of disparate objects, brought together not so much as things but as forms in order to create a serene and yet enigmatic figuration of a universe at once at rest and in flux. The place where, according to Denis Polge's delicately miniaturist imagination, these interlaced strands of wispy lines, hairs, roots, weeds, branches, shells come into existence, where they crisscross and loop to form nets, knots, circles, and lattices, is a strand of yet another kind.

For this chance encounter, this fortuitous drawing together, of objects on a blank surface, is this not what nature performs, when the tide turns and the sea retreats leaving, in the water's ebbing wake, puddles and sand and whatever the now-exposed ocean floor reveals: wood, rocks, shells, feathers, pebbles, hooks, nets, seaweed, moss, and grass: a bric-à-brac of sea debris, as Denis Polge's elegant series of marée basse drawings reveal? At low-tide the receding water imprints onto the exposed seabed signs of its withdrawal and absence: wave-like furrows pressed into the sand; thin strings of algae and weed placed helter-skelter on the ocean floor; uneven pools of dark water (colored black, blue, brown, purple in Denis Polge's works); large islands of sandy emptiness (in neutral

tones of light grey, brown, or white); and heteroclit objects of natural and human life (rocks and bottles)—all of which are isolated on a surface neither an ocean nor a land: but an in-between space we call a strand and the French l'estran. Here a "still-life" arrangement of lost objects formed by the disappearing tide is captured in a frozen moment of time: the suspended instant between the sea's once vast presence and its limitless, soon-to-be reversed, absence. Not only are Denis Polge's still-life landscapes of the strand, of the "marée basse," representations of an ebbing sea (and, by extension, an evocation of the sea-changes inherent to human life), they internalize and absorb—within the very material of the representation—the physical trace of this ebbing disappearance. The pattern of creases and wrinkles Denis Polge has purposefully pressed into the surface of his paper—his love for the feel, the texture, the graininess, even the fragility of paper is evident—testifies to the presence of a liquid (the gesso initially applied to the paper) that, in drying, has left a trace. Furrowed, crimped, slightly embossed (like a strand imprinted with the shadowy depressions of departing waves) the paper has a taut, stressed, lived appearance; its smoothness is shriveled, its edges uneven, its surface worn. Here is a work of art literally touched by the evanescence and ebbing of time, marked by the unceasing va-et-vient of the eddying rhythms of life, and yet open to the discovery of continuously renewed arrangements of objects and forms, of evanescent configurations of sand, sea, and debris—all those potentially infinite, limitless, and enigmatic still-life images waiting on the ocean floor or on a sheet of paper to be brought to the surface and into the light of day through the delicate hand, the incisive eye, and the magical imagination of Denis Polge.

LA CLAIRE VOYANCE

François-Xavier Lalanne, 2005

S'il fallait raconter le travail de Denis Polge, je dirais que, pour sa et notre simple délectation, il dessine avec une extrême précision des lieux indéfinissables où la netteté des détails l'emporte sur l'incertitude des situations.

Comment ne pas penser à une sorte de Tanguy d'aujourd'hui ? Le Tanguy initié par Chirico à l'architecture de la mélancolie, laquelle mélancolie serait, pour le plaisir de citer Gérard de Nerval, l'état naturel de ceux qui voient les choses telles qu'elles sont.

Mais, puisqu'il s'agit de voir la réalité des choses, vous allez m'objecter que le monde n'est pas comme D.P. le montre et je vous répondrai aussitôt : « c'est à voir. » Car ce pauvre monde, dont nous avons évacué la grâce par crainte de ne pas être pris au sérieux, n'a-t-il pas déjà un peu perdu de sa réalité ?

Voilà pourquoi il nous faut rendre hommage à Denis de s'être installé d'entrée de jeu, comme l'écrivait Patrick Mauriès, dans le camp « artistiquement incorrect » d'où l'on peut encore, en toute clairvoyance, voir les choses comme elles vont l'être.

Tête de chat, 2020
Bronze pièce unique
10,5 x 7,5 x 14,5 cm



À FLEUR DE PAPIER

Patrice Mauriès, 2004

Qu'y a-t-il de moins actuel qu'un miniaturiste, et de plus incongru – pour ne pas dire artistiquement incorrect – qu'un jeune miniaturiste ? L'époque est au trait appuyé, à la surcharge émotionnelle, aux proportions exagérées, au forçage généralisé, à la démesure de principes. Nous n'avons plus de place pour la minutie que du côté de la mignardise ou du désuet, des porcelaines et des fragiles lames d'ivoire.

Indifférent à l'ordre du jour, et à ses partages simplistes, Denis Polge a choisi de réévaluer, par tout un aspect de son travail (un parmi d'autres, c'est ce qui en fait le prix), cette dimension oubliée, méprisée : il aime ce qui, en elle, contraint la main, induit un certain type de regard, pousse pour ainsi dire la contemplation aux extrêmes. Il aime cette dimension qui est autant celle de Fouquet que de Jean Hugo, des artistes persans que de Louis-Léopold Boilly (il est aussi un remarquable portraitiste).

Mais il la plie bien évidemment à son propre usage. Il l'inscrit dans sa géométrie particulière (qui s'applique aussi bien aux quelques centimètres d'une feuille de papier qu'aux larges panneaux d'un paravent). Son espace est pour ainsi dire suspendu : ni abstrait ni illusionniste ; comme chez les Persans, des fragments de réalité se posent à même une roche escarpée ; des nuages filent sur un plan abstrait ; des murs se croisent comme des angles de papier ; la perspective bascule comme dans les pavillons « à toits enlevés » des Japonais.

Citations résolues ou simples échos, évocations et images du monde flottant se déposent comme un film translucide à fleur de papier (dont il aime le grain, la souplesse) ou de soie, légèrement lavée. Ces réalités

se superposent, se juxtaposent, glissent les unes sur les autres, comme pourraient le faire les éléments d'un collage ; mais il ne s'agit que de l'apparence ou du fantôme d'un collage, d'un collage proprement réinventé. Ces compositions impossibles, ces espaces « impossibles », comme aurait dit Leibniz, retrouveraient toute la liberté de l'arabesque, et la légèreté du mobile ; elles auraient pour donnée essentielle d'échapper à toute pesanteur (cette pesanteur à laquelle cède, emblème contraire, l'oiseau mort, thème récurrent chez Denis Polge), et d'obéir à leurs seules lois : celles d'une pondération mystérieuse, celle de l'imaginaire.



Galerie Olivier Castaing

TEAM SCHOOL GALLERY

322 rue Saint-Martin, 75003 Paris
M° Strasbourg-Saint-Denis
+33 (0)142 717 820
olivier.schoolgallery@gmail.com

www.schoolgallery.fr